

Les femmes
de la honte

**Catalogage avant publication de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada**

Shariff, Samia, 1959-

Les femmes de la honte

Édition originale : Chicoutimi, Québec : Les éditions JCL, 2009.

ISBN 978-2-89783-048-9

1. Shariff, Samia, 1959- . 2. Musulmanes - Égypte - Conditions sociales. 3. Femmes victimes de violence - Égypte. 4. Musulmanes - Algérie - Biographies. 5. Femmes victimes de violence - Algérie - Biographies. I. Titre.

HQ1170.S43 2017 305.48'697092 C2017-941178-0

© 2009 Les éditions JCL

© 2017 Les Éditeurs réunis

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution au Canada

PROLOGUE

prologue.ca

Distribution en Europe

DILISCO

dilisco-diffusion-distribution.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

Samia Shariff

Avec la collaboration de
Thérèse Lamartine

Les femmes de la honte


FORMAT
P OCHE

*À toutes ces oubliées de la Terre
à qui je souhaite de retrouver,
un jour, le chemin du bonheur.*

Préambule

Depuis que j'ai l'âge de raison, je réfléchis à mon propre sort et à celui des femmes algériennes. Dans un premier récit, intitulé *Le voile de la peur*, j'ai retracé ces années de fatalité que j'ai vécues en Algérie, auxquelles ont succédé de longs mois d'errance en France dans l'espoir vain d'y trouver asile. Munie de faux papiers, j'ai alors tenté l'impossible et j'ai cherché refuge dans une lointaine et ultime destination. La suite du récit que je vous propose de partager s'amorce au début du siècle nouveau, après mon arrivée au Québec, enclave francophone des vastes Amériques.

Par un soir glacial d'octobre 2001, au lendemain des attentats terroristes contre le World Trade Center, j'ai atterri sur la piste d'une ville inconnue, dans un pays tout aussi inconnu et réputé pour son climat sibérien, avec pour seule richesse mes enfants qui ont alors dix-neuf ans, treize ans, quatre ans en jumelé et un an et demi. Ah oui, j'avais aussi quelque deux cents dollars en poche. Tandis que la planète entière tremblait encore d'émoi, je me suis posée avec mes chers petits sur une terre aux mille promesses. Une terre de liberté, de générosité, d'humanité.

Au cours des années qui ont suivi ce jour d'octobre 2001, gravé en lettres d'or dans ma mémoire, il ne m'a pas été facile de retirer pour de bon le voile de la tradition, trop souvent celui de l'oppression. Mais le plus difficile, et de loin, a été le combat quotidien que je continue de mener pour

me dépouiller du voile de la peur, celui qui obstrue la vue, qui empêche de respirer et qui, pour tout dire, emprisonne la vie.

La peur, je le crains, ne me quittera peut-être jamais totalement. Mais ce que je sais d'elle aujourd'hui me rassure. Elle n'est plus la maîtresse qui dicte ma conduite. Je lui fais face à chaque fois qu'elle menace. Quand c'est nécessaire, je soutiens de façon impertinente son regard et je lui tiens tête. Quelquefois je parviens à la mettre à la porte. Même omniprésente, elle n'a plus le dernier mot.

Par ce second récit que je vous présente, je poursuis le même but : témoigner de l'outrage que mes enfants et moi avons subi, prendre la parole pour toutes celles qui en sont empêchées, et surtout apporter un rayon d'espoir aux femmes, à toutes les femmes qui se débattent et cherchent à survivre à la violence, quel que soit son visage.

Première partie
L'ADAPTATION

Fuir ou mourir

Mes années d'enfance et d'adolescence ont non seulement baigné dans un profond climat d'insécurité et de carence affective, mais elles ont aussi été marquées par diverses atrocités. Mes proches nourrissaient l'idée que ces abominations avaient une fin, celle de me préparer à devenir une femme à part entière.

Très jeune, j'ai constaté avec effroi qu'être femme dans un milieu où les hommes sont rois était une position intenable. Aspirer à devenir une femme libre dans une société croulant sous le poids des archaïsmes s'est révélé une mission impossible.

Aux yeux de plusieurs, je n'étais qu'une prétentieuse qu'il fallait sans cesse rappeler à l'ordre. Et surtout, je n'étais qu'une femme, une vérité que je ne devais pas oublier. J'étais donc incapable par nature et il fallait tout me dicter, me confiner aussi sur un territoire de seconde zone, là où régnait et règne encore un pouvoir masculin absolu.

Sur ce territoire, le gouvernement domine le peuple, le père régent la mère, le frère, la sœur et le mari, sa femme. Dans cette hiérarchie, le bébé mâle qui vient de naître occupe, il va sans dire, une position supérieure à la nouveau-née. La réalité est plus crue encore : un bébé mâle, encore vagissant, est déjà sacré supérieur à ses sœurs, même les plus âgées.

Bienvenue dans un monde d'hommes qui n'a aucune pitié pour les révoltées comme moi, et moins encore pour celles plus révoltées et dont le nombre

pourrait surprendre. Mais à quoi peut bien servir la révolte, si personne n'écoute, ou pire, si personne ne voit en nous un être humain à part entière qui possède des droits et qui partage un même besoin de s'affirmer et de s'épanouir ? Un être, de l'espèce femme. Simplement.

Alors que j'étais en pleine adolescence, mes parents ont scellé mon destin en m'imposant un mari qui, à peine la fête nuptiale achevée, m'a fait comprendre par la force que j'étais désormais sa propriété. Comme si cela se pouvait, ma situation s'est aggravée sans cesse, à un point où, aujourd'hui encore, je me demande comment j'ai pu y survivre pendant quinze ans.

Sous le joug de cet homme d'une violence extrême et qui avait deux fois mon âge, j'ai résisté tant bien que mal, le plus souvent très mal. À travers cette grande noirceur, un terrible dilemme s'est peu à peu posé, puis imposé : fuir ou mourir.

J'ai choisi de m'évader, contre vents et marées, contre traditions et soumission. J'ai choisi de me sauver et de sauver mes cinq enfants, surtout mes deux filles. J'ai enfin compris qu'elles subiraient le même sort que moi et qu'il fallait à n'importe quel prix tenter cette fuite téméraire, presque insensée.

J'étais la seule adulte de cette famille et mon devoir exigeait de la soustraire à cette infamie.

À ce propos, je tiens à apporter une précision au sujet de mon livre précédent, *Le voile de la peur*, qui relate ces événements dramatiques. Ce titre rappelle que, sous mon voile, je tremblais de peur comme des millions et des millions de femmes. Si j'entretiens certains doutes à l'égard de la conception du

féminin dans la religion islamique, mon premier récit n'en est cependant pas une critique. Il met plutôt en accusation le comportement abject de trop d'hommes musulmans envers leurs femmes et leurs filles.

Je crois que, si les musulmans suivaient vraiment les enseignements et les prescriptions de l'islam, le sort des musulmanes n'en serait jamais arrivé à cet état de dégradation inhumaine. Elles ne seraient pas des millions à survivre dans des conditions à peine concevables. Certains musulmans de sexe masculin ont abandonné les règles de Dieu et y ont substitué leurs propres règles qui, en bref, haïssent le féminin, jusqu'à le tuer parfois.

Loin de moi l'idée de magnifier le monde occidental, qui n'est pas au-dessus de tout soupçon si on examine avec attention les conditions de vie des femmes. En dépit du droit à l'égalité des sexes, à peu près reconnu et enchâssé dans les documents légaux des pays occidentaux, il faut bien reconnaître qu'il existe parfois un fossé de taille entre la reconnaissance juridique et les pratiques quotidiennes. Des manifestations graves et multiples de violence, des écarts salariaux injustifiés, des vexations diverses y sévissent encore. Mais, différence majeure, la notion d'égalité y fait une unanimité officielle depuis environ trente ans, ce qui a pavé la voie à de multiples réformes et a sans conteste amélioré le destin des femmes.

En définitive, aucune des grandes religions monothéistes n'est vraiment favorable aux femmes et les textes sacrés, qu'il s'agisse de la Bible, de la Torah ou du Coran, me laissent parfois sceptique.

Avant de venir au Québec, je me posais très souvent les questions suivantes : est-ce que je devrai toujours subir ma vie, la voir entièrement dirigée et réduite à une peau de chagrin ? Est-ce que j'aurai jamais droit à un répit ? Le bonheur ne serait-il réservé qu'à certaines privilégiées qui ont vu le jour dans un pays où naître femme n'est pas une malédiction ?

L'univers de ces femmes et leur mode de vie me paraissaient naguère tellement irréels et inaccessibles. En fait, l'un et l'autre m'étaient interdits. En ce temps-là, jamais je n'aurais imaginé qu'un jour je joindrais les rangs de ces privilégiées, que je respirerais en paix, à leurs côtés.

Dans cette lutte extrême, trop souvent inégale, ma foi m'a soutenue, m'a renforcée et sauvée à plusieurs reprises. Je ne suis pas une fervente pratiquante de la religion, mais j'observe le ramadan et j'essaie de demeurer le plus près possible de mes croyances. Je sais qu'il y a une force au-dessus de nous. Pour certains, c'est Allah ; pour d'autres, c'est Dieu ou une autre incarnation divine. Mais pour moi c'est le même être qui veille sur nous et je le remercie d'avoir exaucé mes prières.